

ÉPOUSER LE POINT DE VUE DE LA NARRATION. LA PRÉSENTATION DE GOLIATH ET DAVID AVANT LEUR AFFRONTEMENT (1 S 17,4-40)

André WÉNIN

1. Introduction : performance et point de vue narratif

Bien des conteurs et autres gens de spectacle s'emparent aujourd'hui de récits bibliques – des plus connus en tout cas – pour en donner des versions personnelles dans des performances en *live*. Quels que soient leurs intentions – sans doute très variables – et les effets que produisent leurs prestations, celles-ci participent à leur façon à la *Wirkungsgeschichte* actuelle des textes de l'Écriture. Certains vont jusqu'à reprendre des textes bibliques à la lettre dans des spectacles de longue haleine. Je pense aux nombreuses mises en scène de l'évangile de Marc, mais aussi à la pièce *Beréshit* que Marc Normant a donnée à partir d'extraits de la Genèse dans la traduction de Chouraqui (1991), ou au spectacle *Anathème* de Jacques Delcuvellerie dans lequel est lu un pot-pourri de textes violents de l'Ancien Testament, les personnages figurant les victimes se rassemblant très lentement en silence sur la scène (2005). Le plus souvent, il s'agit pour les performeurs de faire entrer les spectateurs ou auditeurs dans le message biblique, même s'il arrive qu'ils poursuivent un autre objectif, comme c'est le cas de Delcuvellerie, dont la recontextualisation orchestre une manipulation des textes en les situant au sein d'une sélection très ciblée et en les accompagnant d'une théâtralisation crue évoquant les génocides du XX^e siècle.

Il n'est pas question pour moi ici de tenter une appréciation de ces tentatives pour rendre vie aux récits bibliques. Chaque conteur ou acteur, amateur ou professionnel, a le droit de traiter comme il l'entend le matériau littéraire qu'il choisit d'interpréter. Et ce n'est certainement pas le rôle de l'exégète de s'ériger en censeur. Interpréter un texte est toujours tributaire en effet de la personnalité du performeur, de son talent, de ses compétences, mais aussi de sa façon de comprendre le texte ou de la visée qu'il poursuit en le proposant au public. Bien plus précise, ma question ici sera très ciblée et en restera dans les limites de l'exégèse. Elle concerne les conditions d'une performance qui voudrait se tenir au plus près du récit biblique de sorte que l'auditeur réel puisse être mis autant que possible

dans la position du narrataire implicite, qu'il puisse être touché au plus juste et ressente les effets que le narrateur cherche à créer par sa narration : susciter telle ou telle émotion, induire tel ou tel jugement, proposer telle ou telle valeur, promouvoir telle ou telle vision du monde, de l'homme, de ses relations avec Dieu, etc.

Lorsque je dis « se tenir au plus près du récit », je ne pense pas d'abord à une performance qui reprendrait la lettre du texte tel qu'il se trouve dans la Bible. Outre la difficulté de choisir une traduction, l'exercice soulèverait surtout des problèmes de décalage culturel, contraignant le conteur à ouvrir ici et là des parenthèses, ne serait-ce que pour situer certains personnages, expliquer la géographie, commenter les usages et institutions ou autres réalités de l'histoire racontée, de manière à combler l'écart avec le monde biblique. En effet, faute d'être dûment résorbé, cet écart risquerait de produire des contre-sens, voire de rendre le récit tout simplement incompréhensible. En outre, pour l'Ancien Testament en tout cas, une reprise littérale sera d'autant plus difficile à mettre en œuvre que l'esthétique narrative n'est plus du tout la nôtre, notamment en raison de l'aspect compact que confère au récit un principe d'économie de règle dans la littérature du monde biblique. Pour toutes ces raisons, la fidélité à la lettre pourrait déboucher sur une trahison de l'esprit du texte. Aussi, à mes yeux, le problème essentiel se situe moins du côté du respect plus ou moins littéral du texte performé, que du côté de la fidélité à la *narration* biblique.

Cela dit, ma recherche ne se veut pas exhaustive. Elle ne le pourrait d'ailleurs pas. Je me cantonnerai donc ici à une question qui, à mes yeux, est particulièrement importante : celle du point de vue, que j'illustrerai par le célèbre récit du combat entre David et Goliath en 1 S 17,1-54. Il y a huit ans, au colloque du RRENAB à Paris, Alain Rabatel avait choisi cet exemple pour exposer et illustrer sa théorie du point de vue¹. Pour lui, on le sait, ce que Gérard Genette appelle la focalisation zéro, en réalité une absence de focalisation, relève de l'illusion. Tout récit jusque dans ses détails est focalisé par un « énonciateur primaire », le narrateur qui encode une représentation particulière des faits qu'il relate, et qui guide le narrataire dans leur compréhension. Il peut assumer dans son récit la vision d'un autre énonciateur, en l'occurrence un personnage responsable des « évaluations, qualifications, modalisations et jugements sur les

1. Alain RABATEL, « Points de vue et représentations du divin dans 1 Samuel 17,4-51. Le récit de la Parole et de l'agir humain dans le combat de David contre Goliath », dans RRENAB, *Regards croisés sur la Bible. Études sur le point de vue* (LD, hors série), Paris, Cerf, 2007, 15-55.

objets du discours (...) donnés à travers sa subjectivité² ». Mais s'il le fait, c'est parce que cela sert sa stratégie narrative, que cela nourrit sa propre perspective.

Si elle se veut fidèle au *récit* biblique (non à l'histoire biblique ou à son contenu, mais à sa mise en récit), une performance devra tenter de rendre ce jeu des points de vue. Elle devra en particulier chercher à épouser le point de vue du narrateur, celui qui est à la source des « évaluations, qualifications, modalisations et jugements » qui confèrent à l'histoire non seulement sa physionomie propre mais surtout sa portée émotionnelle et son système de valeurs. D'où l'importance de scruter le récit pour tenter de mettre cela en lumière, comme condition préalable à une performance contée ou jouée. C'est ce que je vais faire en centrant l'attention sur la façon dont les deux personnages principaux du récit de 1 S 17 sont racontés, avant de s'affronter en combat singulier (v. 4-40)³.

2. RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 21.

3. Pour la préparation de cette contribution, parmi les très nombreux travaux sur 1 S 17, je me suis inspiré en particulier des suivants : Robert ALTER, *Ancient Israel. The Former Prophets. Joshua, Judges, Samuel, and Kings. A Translation with Commentary*, New York, NY – London, UK, W.W. Norton, 2013 ; A. Graeme AULD, « The Story of David and Goliath. A Test Case for Synchrony plus Diachrony », dans Walter DIETRICH (dir.), *David und Saul im Widerstreit. Diachronie und Synchronie im Wettstreit. Beiträge zur Auslegung des ersten Samuelbuches* (OBO, 206), Fribourg – Göttingen, Academic Press – Vandenhoeck & Ruprecht, 2004, 118-128 ; Dominique BARTHÉLEMY – David W. GOODING – Johan LUST – Emanuel Tov, *The Story of David and Goliath. Textual and Literary Criticism* (OBO, 73), Fribourg – Göttingen, Éditions universitaires – Vandenhoeck & Ruprecht, 1986 ; Keith BODNER, *1 Samuel. A Narrative Commentary* (Hebrew Bible Monographs, 19), Sheffield, Phoenix Press, 2009 ; Robert COUFFIGNAL, « David et Goliath. Un conte merveilleux. Étude littéraire de 1 Samuel 17 et 18,1-30 », dans *BLE* 99 (1998) 431-442 ; Walter DIETRICH, « Die Erzählungen von David und Goliath in I Sam 17 », dans *ZAW* 108 (1996) 172-191 ; Jan P. FOKKELMAN, *Narrative Art and Poetry in the Books of Samuel*. Vol. II : *The Crossing Fates* (Studia Semitica Neerlandica, 23), Assen, Van Gorcum, 1986 ; IDEM, *Comment lire le récit biblique. Une introduction pratique* (LR, 13), Lessius, Bruxelles, 2002 ; Mark K. GEORGE, « Constructing Identity in 1 Samuel 17 », dans *BibInt* 7 (1999) 389-412 ; Frank POLAK, « Literary Study and "Higher Criticism" according to the Tale of David's Beginning », dans Arnorf M. GOLDBERG – David ASAF (dir.), *Proceedings of the Ninth World Congress on Jewish Studies. Jerusalem, August 4-12, 1985*, Jérusalem, World Union of Jewish Studies, 1986, 27-32 ; Peter MISCALL, *1 Samuel. A Literary Reading*, Bloomington, IN, Indiana University Press, 1986 ; Robert POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist. A Literary Study of the Deuteronomistic History*. Part 2 : *1 Samuel*, Bloomington, IN – Indianapolis, IN, Indiana University Press, 1989 ; David T. TSUMURA, *The First Book of Samuel* (NICOT), Grand Rapids, MI – Cambridge, UK, Eerdmans, 2007 ; Jacques VERMEYLEN, *La loi du plus fort. Histoire de la rédaction des récits davidiques de 1 Samuel 8 à 1 Rois 2* (BETL, 154), Leuven, Peeters, 2000 ; André WÉNIN, « David roi, de Goliath à Bethsabée, La figure de David dans les livres de Samuel », dans Louis DEROUSSEAU – Jacques VERMEYLEN (dir.), *Figures de David à travers la Bible. XVIIe congrès de l'ACFEB (Lille 1997)* (LD, 177), Paris, Cerf, 1999, 75-112.

2. Le point de vue du narrateur sur Goliath

Dans la version massorétique, le narrateur ne laisse à personne d'autre le soin de présenter les deux protagonistes du célèbre épisode, en commençant par le Philistin (v. 4-11). Après avoir campé sommairement l'arrière-plan – l'agression d'Israël par les Philistins, la réaction de Saül et la disposition du champ de bataille (v. 1-3) –, le narrateur décrit longuement le champion ennemi avec une objectivité feinte.

⁴ Et sortit l'homme de duel hors des camps des Philistins, Goliath de son nom, de Gath. Sa hauteur, six coudées et un empan ; ⁵ et un casque de bronze est sur sa tête ; et d'une cuirasse d'écailles il est vêtu, et le poids de la cuirasse, cinq mille sicles de bronze ; ⁶ et des jambières de bronze sont sur ses jambes et un javelot de bronze est entre ses épaules, ⁷ et le bois de sa lance est comme une ensouple de tisserands, et la pointe de sa lance, six cent sicles de fer ; et le porteur du bouclier va devant lui.

Objective, la description de Goliath l'est indéniablement : statut de duelliste, nom, origine, stature, protections de bronze, armes de jet létales, le tout agrémenté de précisions chiffrées soulignant à l'envi la puissance surhumaine de ce colosse d'exception qui sort du rang (v. 4-7). Le narrateur lui cède ensuite la parole (point de vue asserté) pour faire entendre son défi.

⁸ Et il s'arrêta et il cria vers les rangs d'Israël et leur dit : « Pourquoi sortez-vous vous ranger (pour le) combat ? Ne suis-je pas, moi, le Philistin et vous des esclaves de Saül ? Sélectionnez pour vous un homme, qu'il descende vers moi. ⁹ S'il est assez fort pour combattre avec moi et me batte, nous deviendrons pour vous des esclaves ; mais si c'est moi qui suis plus fort que lui et le bats, vous deviendrez pour nous des esclaves et vous nous servirez. » ¹⁰ Et le Philistin dit : « Moi, j'ai défié les rangs d'Israël en ce jour : donnez-moi un homme que nous combattons ensemble ».

Le fait que le lexique du champion philistin soit presque exclusivement guerrier et qu'il pose ses conditions dans une logique qui est celle de la loi du plus fort est tout à fait en phase avec la description de son armement. Quant à son point de vue évaluatif, il est tout aussi parlant, en ce qu'il montre combien Goliath est sûr de lui. Il snobe Saül qu'il ignore comme interlocuteur et il traite ses soldats d'esclaves de leur roi, avant de manier le sarcasme en laissant entendre qu'ils ne vont pas tarder à changer de maître (v. 8b-9)⁴. Toute la force de l'arrogance de Goliath éclate quand, face à l'absence de réponse de l'adversaire⁵, il précise que c'est bien un défi qu'il leur lance et qu'il attend donc leur homme (v. 10).

4. RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 36.

5. Au v. 10, le narrateur interrompt le discours de Goliath par une nouvelle introduction (« Et le Philistin dit »). Ce procédé est une façon d'indiquer que le locuteur laisse à

En réalité, sous leur allure objective – la description tout extérieure et la citation des paroles mêmes du personnage – ces éléments de description cachent autre chose. La sélection de ces éléments relève en effet du choix du narrateur, ce qui est souligné indirectement par une abondance de détails descriptifs, insolite pour le récit biblique, et par la longueur relative et l'aspect répétitif du discours rapporté. Or, ce choix du narrateur d'insister sur ces éléments est révélateur du point de vue évaluatif qui est le sien. À s'en tenir strictement à l'apparence extérieure du guerrier et à ce qui, en lui, est de nature à impressionner un simple mortel, il introduit Goliath comme une caricature de force brute voire brutale, irrésistible. Pourtant, sa carapace et ses armes au poids démesuré cachent mal une fragilité paradoxale : si ce géant est aussi sûr de lui que le laissent entendre ses paroles ironiques et insultantes, pourquoi se protège-t-il de la tête aux pieds se faisant en outre précéder d'un porte-bouclier ? Et pourquoi ne porte-t-il que des armes de jet, le javelot et la lance⁶ ? S'il entend abattre son adversaire à distance, ne serait-ce pas parce qu'il redoute un corps à corps ? Bref, l'apparente objectivité de la narration n'est pas exempte d'ironie à l'endroit du colosse qu'elle campe de façon à relativiser subtilement la présentation terrible qu'elle fait de lui. On verra que le narrateur se prépare ainsi à appuyer la vision que David aura d'emblée du Philistin.

Avant le récit du combat, le narrateur prolonge sa description de Goliath par le truchement des réactions qu'il produit chez les Israélites qui sont alors l'objet focalisé par le narrateur⁷.

¹¹ Et Saül entendit avec tout Israël ces paroles du Philistin, et ils furent terrorisés et ils eurent grand peur. [...] ¹⁶ Et le Philistin s'avança matin et soir et il se présenta quarante jours.

C'est d'abord d'entendre le discours du géant qui terrorise Saül et tout Israël et les plonge dans une peur panique aux effets apparemment paralysants : aucun geste, aucune réponse ne sont relatés, en effet (v. 11), et cela tout au long des quarante jours pendant lesquels, matin et soir, le Philistin vient réitérer ses sarcasmes (v. 16). C'est dire ! Au terme de cette période crucifiante, quand David arrive au camp, il est même témoin

son interlocuteur un espace de réponse, mais que ce dernier ne prend pas la parole. À ce sujet, voir Robert ALTER, *L'art du récit biblique* (LR, 4), Bruxelles, Lessius, 1999, p. 111.

6. On notera en particulier ici l'absence de mention de l'épée de Goliath qui, ~~pourtant~~  sera un rôle important dans la suite, David décapitant le Philistin avec cette arme. Toutefois, c'est est-il que cette absence que le lecteur ne peut noter d'emblée donne à penser que Goliath entend bien tuer l'adversaire à distance, sans avoir à engager un corps à corps.

7. Voir RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 35.

de la débandade que suffit à provoquer à présent la seule apparition de Goliath. C'est en effet le point de vue du jeune homme que reflète le narrateur quand il dit :

²⁴ Or tous les hommes d'Israël, quand ils virent l'homme, s'enfuirent de devant lui et ils eurent grand peur.

À cette réaction en actes fait écho la parole d'un des soldats évoquant la récompense promise par Saül à celui qui relèvera victorieusement le défi (v. 25).

²⁵ Et un homme d'Israël dit : « Avez-vous vu cet homme qui monte ? Oui : c'est pour défier/insulter Israël qu'il monte. L'homme qui le frappera, le roi l'enrichira de grandes richesses ; et sa fille il (la) lui donnera, et la maison de son père, il l'exemptera en Israël. »

L'importance de la récompense offerte suggère à la fois la paralysie du chef lui-même et son incapacité à trouver un homme qui accepte d'aller affronter celui dont il dira plus loin à David qu'il est un homme de guerre depuis qu'il est tout jeune (v. 33b).

Tous ces éléments de récit forment un ensemble qui contribue à la caractérisation indirecte de Goliath, dont les apparences sont tellement terrifiantes qu'elles paralysent une armée entière tandis que son discours de matamore la couvre de ridicule. Mais la peur et l'inaction que, de différentes façons, le narrateur souligne chez les Israélites et leur chef, relativisent aussi cette description du Philistin, en montrant que ses adversaires sont pris au jeu des apparences qu'il leur impose par son aspect extérieur et son discours. Comme l'écrit Rabatel, « la force de Goliath réside moins dans sa puissance intrinsèque que dans la couardise de ses adversaires⁸ ». Mais c'est surtout le personnage de David qui permet au narrateur de donner du relief à cet aspect fondamental du récit qu'un performeur soucieux de fidélité au récit se devrait de mettre en évidence à sa façon, en évitant d'être trop direct pour laisser à son narrataire (réel) le soin de percevoir lui-même le jeu qui s'installe entre un Philistin dont l'assurance est trop criante pour ne pas cacher quelque faiblesse et ces Israélites figés sur place qui ne voient que ce qui les terrifie.

3. Le point de vue du narrateur sur David

Alors que cette situation bloquée se crée à peine sur le champ de bataille, le narrateur introduit abruptement David sur la scène du récit, comme à suggérer subrepticement que la solution à la crise que Goliath

8. RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 38.

a déclenchée ne pourra venir que d'ailleurs. Dans la présentation qu'il fait du jeune homme, le narrateur s'en tient à nouveau à des données objectives (v. 12-15) avant de faire entendre les paroles que Jessé adresse à son fils et auxquelles celui-ci ne répond qu'en exécutant les ordres paternels (v. 17-21). En cela, sa présentation a quelque chose de parallèle à celle du Philistin – de même que son style répétitif est indicatif des insistances du narrateur et donc de son point de vue évaluatif. Mais ces points communs préparent de puissants contrastes. Pour ce qui est des données objectives, on les trouve aux versets 12-15.

¹² Or David était le fils de cet homme éphratéen de Bethléem de Juda nommé Jessé ; et il avait huit fils. Et l'homme, aux jours de Saül, était vieux, avancé en âge⁹. ¹³ Et allèrent, les trois grands fils [= aînés] de Jessé, allèrent derrière Saül pour le combat ; et le nom de ses trois fils qui allèrent au combat était Éliav le premier-né, et son second Avinadav et le troisième Shammah. ¹⁴ Mais David était le plus petit [= jeune] et les trois grands étaient allés derrière Saül. ¹⁵ Mais David allait et revenait d'auprès de Saül pour paître le petit bétail de son père à Bethléem.

On notera tout d'abord que, en contraste avec Goliath, rien n'est dit d'une quelconque apparence extérieure de David. C'est plutôt sur sa famille que le narrateur attire l'attention. Au demeurant, si le tableau ne commençait pas par le nom de David, on penserait qu'il concerne Jessé. Pendant deux longs versets, en effet, c'est de lui qu'il est question, ainsi que de ses trois fils aînés dont le narrateur répète par trois fois qu'ils ont suivi Saül à la guerre, leur père étant trop âgé pour y aller. De David, on ne dit que deux choses qui, toutes deux, l'installent dans un puissant contraste par rapport à ses frères : eux sont les aînés, les grands (v. 13a.14b), lui est le plus jeune, le petit (v. 13a – ce qui ne signifie pas qu'il est petit de taille) ; eux ils sont allés avec Saül (v. 13^{bis}.14b), lui revient de chez Saül pour s'occuper du petit bétail au village (v. 15). Bref, d'un côté les aînés, des guerriers partis à la guerre ; de l'autre le cadet, un berger qui s'occupe du troupeau de son père. Revenant de chez le roi alors que celui-ci partait combattre les Philistins, David va pour ainsi dire à contre-courant de l'armée.

Ce point de vue du narrateur soucieux de distinguer le jeune homme de ses frères soldats – qui sont donc, comme les autres, réduits à une terreur impuissante par la puissance démonstrative de Goliath que le narrateur rappelle au v. 16 en renouant avec le fil du récit interrompu au

9. Sur la difficulté textuelle que présente cette expression et les solutions possibles, voir Dominique BARTHÉLEMY, *Critique textuelle de l'Ancien Testament 1* (OBO, 50/1), Fribourg – Göttingen, Éditions universitaires – Vandenhoeck & Ruprecht, 1982, p. 190-191. Le comité pour l'analyse textuelle de l'AT hébreu recommande de garder le TM.

v. 12 – s’affirme ainsi d’emblée tout en suscitant la curiosité : qu’a donc le narrateur à parler de ce jeune fils de Jessé qui, apparemment, n’a rien à voir avec la guerre et encore moins avec la situation créée par le défi de Goliath ? Le discours de Jessé va dissiper la curiosité du lecteur.

¹⁷ Et Jessé dit à David son fils : « Prends donc pour tes frères cet épha de grain grillé et ces dix pains, et cours, amène-les au camp à tes frères ; ¹⁸ et ces dix tranches de fromage, porte-les au chef du millier ; et tes frères, visite-les pour prendre des nouvelles [פָּקֵד לְשָׁלוֹם] et prends d’eux des gages.

¹⁹ Et Saül et eux et tous les hommes d’Israël sont dans la vallée du térébinthe combattant avec les Philistins. »

Soucieux de ses trois aînés partis à la guerre qui sont omniprésents dans ses paroles, Jessé charge David d’une double mission : leur porter de la nourriture (en soignant aussi leur chef !) et lui ramener de leurs nouvelles avec un gage attestant qu’ils sont toujours en vie. Pour Jessé dont on a ici le point de vue asserté, le cadet n’est qu’un simple coursier au service du lien entre son père et ses aînés. Et la mission que Jessé lui confie traduit son désir de vie et de *shâlôm* pour ses fils qui, croit-il, sont en train de se battre avec les Philistins – un élément que David ignore apparemment puisque son père le lui précise. Pointe ici sous le discours du personnage le point de vue du narrateur lançant un clin d’œil ironique en direction du narrataire qui sait très bien que, loin de combattre, Saül, les fils de Jessé et tous les autres Israélites sont en réalité paralysés par la peur¹⁰. De plus, après avoir entendu le discours de Goliath, le même lecteur comprend combien le désir de vie et de paix que Jessé nourrit pour ses fils est plus que compromis par la menace qui plane sur les Israélites de devenir sous peu les esclaves des Philistins. Ces écarts ménagés par le narrateur entre le discours de Jessé et la réalité décrite auparavant induisent une question : envoyé dans une situation très différente de celle que son père évoque en quelques mots, David va-t-il se contenter d’exécuter la mission concrète qu’il a reçue ou assumera-t-il aussi le désir paternel qu’elle traduit ?

4. Quand la narration épouse le point de vue de David

Ainsi commissionné, David accomplit sa mission sans tarder, « comme lui a ordonné Jessé ». L’opposition avec la situation bloquée au front est d’emblée criante.

10. RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 37, n. 1.

²⁰ Et David se leva tôt matin et il confia le petit bétail à un gardien et il emporta et il alla comme lui avait ordonné Jessé et il arriva au campement alors que l'armée qui sortait pour former le rang poussait le cri de guerre. ²¹ Et Israël et les Philistins se rangèrent, rang face à rang. ²² Et David confia les bagages qu'il avait avec lui à la main du gardien des bagages et il courut au rang, et il arriva et demanda des nouvelles [שאל לשלום] à ses frères.

Les actions de David se succèdent rapidement. La toute première – dont Jessé n'a pas parlé – campe sans tarder le personnage du berger soucieux du bien-être du bétail qui lui est confié, une qualité que confirme rapidement ce qu'il fait avec son bagage qui contient les vivres pour ses frères, vivres qu'il ne peut leur porter immédiatement puisqu'ils quittent le campement, pour combattre, croit-il en les entendant pousser le cri de guerre. (La narration adopte ici le point de vue raconté de David, sauf au v. 20c où c'est son point de vue représenté¹¹.) Les autres actions du jeune berger sont essentiellement des déplacements caractérisés par la rapidité et la légèreté, puisque, pour les accomplir, David se déleste par deux fois de ce dont il est chargé. En les décrivant ainsi, le narrateur crée un puissant contraste avec le reste des acteurs, en particulier l'armée israélite dont on a vu l'immobilisme face au défi insultant du Philistin, et cela, bien qu'à son arrivée, David soit témoin de mouvements (sortir, crier, former les lignes) qui semblent confirmer le minimum d'informations que son père lui a donné de la guerre. Mais alors que David court auprès de ses frères et prend de leurs nouvelles, la réalité montre son vrai visage.

²³ Et il parlait encore avec eux, et voici : l'homme de duel monte, – Goliath le Philistin de son nom, de Gath – hors des rangs des Philistins et il parla selon ces paroles et David entendit. ²⁴ Quant à tous les hommes d'Israël, quand ils virent l'homme, ils s'enfuirent de devant lui et ils eurent grand peur.

Coup sur coup, David découvre le duelliste ennemi sortant des lignes, entend ses paroles, comme Saül et les Israélites avant lui (v. 11a), mais surtout observe la réaction de toute l'armée à la seule vue de Goliath. Cette réaction n'est guère différente de celle du premier jour (v. 11b), même si, ici, le narrateur enregistre leur recul que David constate avant de se rendre compte qu'ils sont tous pris de panique¹². C'est alors que le jeune homme entend le discours de ce soldat évoquant les récompenses

11. Voir RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 36-37.

12. Le narrateur intervient ici dans le point de vue raconté de David : il décline à nouveau l'identité de Goliath au moment où David le voit, et il stylise au maximum ses paroles pour centrer l'attention immédiatement sur ce qui frappe David quand il entend le Philistin : non le contenu des paroles, mais la réaction des Israélites qui s'enfuient, pris de panique quand ils voient celui-ci qui, aux yeux de David est simplement « l'homme ».

promises par Saül (v. 25). Ce sont là les premiers mots d'un homme de Saül que le narrateur fait entendre depuis le début du récit – paralysés par la peur, sont-ils également réduits au mutisme ? Le narrataire les entend en même temps que David. À ce propos, il est significatif que ce discours fasse écho à des paroles prononcées auparavant par Saül mais que le narrateur a choisi de ne pas rapporter, comme il a évité de dire qu'elles ont été répétées largement dans le camp d'Israël, ce que l'on apprendra bientôt (v. 27 et 30a). J'ai souligné plus haut qu'en citant ce discours, le narrateur révèle indirectement que le Philistin a neutralisé complètement les Israélites et leur roi. C'est aussi ce que David découvre en l'entendant après avoir été témoin de la panique qui s'est emparée de l'armée à la vue de Goliath. Sa réaction ne se fait pas attendre.

²⁶ Et David dit aux hommes qui se tenaient avec lui, disant : « Que fera-t-on à l'homme qui frappera ce Philistin et qui écartera la honte/l'insulte [הַרְפָּה] de sur Israël ? Oui : qui est ce Philistin incirconcis pour qu'il défie/insulte [חִרְיָה] les rangs d'un Dieu vivant ? »

C'est la toute première fois que le narrateur fait parler David dans le récit de 1 Samuel¹³. Ce faisant, il laisse le jeune homme confirmer lui-même et creuser encore le contraste absolu créé par le point de vue que le narrateur a donné jusqu'ici sur les faits en les racontant de façon à montrer combien les actions du jeune fils de Jessé tranchent sur celles des autres Israélites. Quatre traits le soulignent dans son bref discours. 1/ Alors que personne autour de lui ne semble réagir aux récompenses promises par Saül, David les relève immédiatement. Est-il lui-même intéressé ou s'étonne-t-il seulement de ce qu'une perspective aussi alléchante ne parvienne pas à appâter ceux qui sont autour de lui ? Il est impossible de le dire (mais par la suite, on ne verra jamais David réclamer une quelconque récompense pour son exploit). 2/ Les termes méprisants qu'il a pour parler de Goliath, « ce Philistin », « cet incirconcis de Philistin », traduisent adéquatement sa façon de le prendre de haut, alors que tous les autres font profil bas. 3/ En écho à ce qu'il vient d'entendre de la bouche du soldat (« c'est pour défier/insulter [לְחַרְיָה] Israël qu'il monte », v. 25), il évoque la honte que cette insulte inflige à Israël dans la mesure où l'armée n'y réagit pas ; il qualifie ainsi de manière appropriée la situation lamentable des siens. 4/ Enfin et surtout, son bref discours culmine sur la mention de Dieu. Aux yeux de David, en effet, le Philistin n'insulte pas seulement cette armée apeurée qui se laisse provoquer par son défi

13. ALTER, *Ancient Israel* (n. 3), p. 338. Les premiers mots prononcés par un personnage ont souvent une valeur particulière dans la caractérisation de celui-ci. Voir ALTER, *L'art du récit* (n. 5), p. 105-106.

injurieux, mais surtout son Dieu vivant¹⁴ auquel elle ne semble guère croire ni même penser, à en juger à leurs réactions et à celles de leur roi. De ce bref discours, émerge l'image d'un homme qui voit les choses différemment, sous un autre angle ou à une autre lumière. Et ses derniers mots donnent à penser que c'est sa vision théologique de la réalité qui la lui fait percevoir autrement que les autres qui, de leur côté, ne captent pas du tout cet aspect des choses. En témoigne leur réponse qui ne reprend aucun élément de la vision singulière de David, et ne fait écho qu'au début de ses paroles :

[26] « *Que fera-t-on à l'homme qui frappera ce Philistin... ?* »

²⁷ Et le peuple lui dit selon cette parole en disant : « *Ainsi fera-t-on à l'homme qui le frappera.* »

Le simple fait qu'à partir du moment où David devient actif dans le récit, la narration épouse essentiellement le point de vue de David confirme le sentiment, éveillé subtilement tout au début du verset 12, que c'est de lui que viendra la solution à la crise amorcée auparavant. De plus, ce procédé vise à induire de l'empathie vis-à-vis de David chez le narrataire et crée donc une attente qui ne sera pas déçue. Raconter cette histoire en fidélité au récit biblique qui en est fait supposera que le conteur fasse de même.

Le premier obstacle qui se dresse devant David est la réaction d'Éliav (v. 28). Elle inaugure une série de tableaux qui, par contraste, soulignent ce que le narrateur introduit dès le verset 12 : au contraire de ses trois grands frères (v. 12-14), de Saül et des « hommes d'Israël » (v. 19) David n'est pas un guerrier. En ce sens, ce n'est pas un hasard que les résistances commencent par celle d'Éliav qui, dans un accès de colère jalouse (et sans doute honteuse), méprise son petit frère qui, selon lui, n'a rien à faire sur un champ de bataille où il ne peut être venu que pour jouer les voyeurs.

²⁸ Et Éliav son grand frère entendit tandis qu'il parlait avec les hommes et la colère d'Éliav s'enflamma contre David et dit : « *Pourquoi donc es-tu descendu, et à qui as-tu confié ce peu de petit bétail dans le désert ? Moi, je connais ton insolence et la malice de ton cœur : oui ! c'est pour voir le combat que tu es descendu !* »

La deuxième réaction soulignant que David n'est pas un soldat émane de Saül et est on ne peut plus explicite. Alors que David se présente comme volontaire pour aller combattre le Philistin de manière à relever le moral des troupes (v. 32), le roi s'y oppose énergiquement.

14. Comparer les termes du soldat au v. 25a : « pour défier/insulter *Israël* », et ceux de David en 26b : « il a défié/insulté *les lignes d'un Dieu vivant* ».

³² Et David dit à Saül : « *Que le cœur de personne ne tombe à cause de lui : ton serviteur ira et combattra avec ce Philistin.* » ³³ Et Saül dit à David : « *Tu ne peux pas aller vers ce Philistin pour combattre avec lui. Oui ! tu es un jeune mais lui est un homme de combat depuis sa jeunesse.* »

Le tableau suivant montre comment Saül revêt David de son propre équipement, casque, cuirasse et épée (jusqu'à ressembler à Goliath), et comment le jeune homme peine à se déplacer faute d'entraînement militaire. La brève scène est hautement (et comiquement) révélatrice de ce que, décidément, le jeune volontaire n'a pas l'étoffe d'un guerrier.

³⁸ Et Saül vêtit David de son équipement et il mit son casque de bronze sur sa tête et il le vêtit d'une cuirasse, ³⁹ et il ceignit David de son épée sur son équipement. Et il voulut aller, car il n'avait pas essayé, et David dit à Saül : « *Je ne peux pas aller avec ces choses-là, car je n'ai pas essayé* ». Et David les ôta de sur lui, ⁴⁰ et il prit son bâton dans sa main et il choisit pour lui cinq pierres lisses du torrent et il les mit dans le sac des bergers qui était à lui, c'est-à-dire dans la besace ; et sa fronde en sa main, il s'approcha du Philistin.

Dans cette scène très visuelle – toujours relatée du point de vue raconté de David – le narrateur prend soin de citer la réflexion du jeune homme en écho à ce qu'il a entendu Saül lui dire. Celui-ci disait : « Tu ne peux pas aller vers ce Philistin pour combattre avec lui » (v. 33b) ; mais quand David a essayé d'y aller vêtu selon le désir du roi, il lui répond ironiquement : « Je ne peux pas aller avec ces choses-là » (v. 39c), avant d'y aller quand même, mais avec ses armes à lui. On notera que, jusque dans sa façon de parler (בְּאֵלֶּיךָ – avec ces choses-là), il manifeste son mépris pour les armes du combattant.

Le dernier à souligner que David n'a vraiment rien d'un guerrier, c'est Goliath en personne. Lorsque, en s'approchant, il voit David, le narrateur épouse son point de vue (représenté) pour expliquer son mépris : David n'est qu'un jeune homme au joli minois¹⁵. On notera la convergence de vue entre lui et Saül. Tous deux voient en David un gamin : pour le roi, c'est le présage d'une défaite ; pour le Philistin, c'est une sorte d'outrage que l'on fait à son honneur de guerrier que de le contraindre à affronter un « minet » qui ne fera pas le poids. Et de se comparer à un chien errant qu'un berger chasse à coups de bâton... (v. 42-43a). Il ne croit pas si bien dire !

Ainsi, David est disqualifié comme guerrier par ceux qui, non contents de l'être, sont pour ainsi dire immergés dans une logique de soldat (Éliav le jaloux, Saül le timoré et Goliath le méprisant)¹⁶. Et en avouant qu'il

15. RABATEL, « Points de vue » (n. 1), p. 22.

16. FOKKELMAN, *Comment lire le récit biblique* (n. 3), p. 29-30.

n'est pas entraîné¹⁷ avant de rejeter les armes du roi, il donne son aval à l'image que ses opposants lui renvoient à partir de leur logique propre. En cela, son point de vue est le même que celui du narrateur qui l'a introduit comme un berger (v. 15b), et un berger soucieux du bien-être du troupeau de son père (v. 20a). Car s'il propose à Saül d'aller se battre avec le Philistin (v. 32b), ce n'est pas en guerrier, comme il l'affirme on ne peut plus nettement en répondant à Saül qui s'oppose à son projet.

³⁴ Et David dit à Saül : « *Berger était ton serviteur pour son père dans le petit bétail ; et (quand) venait le lion et l'ours et qu'il emportait un agneau du troupeau,* ³⁵ *et je sortais derrière lui et je le frappais et je (le) délivrais de sa bouche ; et s'il se dressait contre moi, je le saisisais par le poil et je le frappais et je le faisais mourir.* ³⁶ *Même le lion, même l'ours, ton serviteur (les) a frappés ! Et ce Philistin incirconcis sera comme un d'eux car il a défié/insulté les lignes d'un Dieu vivant.* » ³⁷ Et David dit : « *Adonaï qui m'a délivré de la main du lion et de la main de l'ours, c'est lui qui me délivrera de la main de ce Philistin.* » Et Saül dit à David : « *Va et Adonaï sera avec toi !* »

En plus du premier mot, tout à fait significatif du point de vue de David sur lui-même (« un berger »), on retiendra en particulier le parallèle entre le récit répétitif qu'il fait de son expérience de pasteur affrontant les fauves pour protéger le troupeau et ce qu'il annonce qu'il fera avec l'incirconcis. Non seulement il affirme que c'est en berger qu'il ira à sa rencontre, mais il décrit aussi comment il le voit : non comme le guerrier surarmé, qu'il a pu observer, et rompu au combat ainsi que le roi le lui a dit, mais comme un vulgaire prédateur qui essaie de s'en prendre au troupeau du Dieu vivant. C'est clairement un point de vue de berger qui se reflète dans le regard dédaigneux qu'il porte sur Goliath, et c'est ce qui lui donne, selon l'expression de Fokkelman, la « vision métaphorique de la réalité » par laquelle il se distingue de tous les autres acteurs de cet épisode¹⁸. Voilà qui confirme clairement ce qui ressortait déjà de sa première parole. Du reste sa vision inclut, comme alors, une autre façon de voir Israël : non comme une simple armée, mais comme « les lignes d'un Dieu vivant » (v. 26b // 36b). Et alors que le roi reste apparemment sans voix devant tant d'aplomb¹⁹, David révèle le secret des succès qu'il a relatés et de l'assurance qui est la sienne : sa confiance inébranlable en Adonaï, qui le

17. La chose est soulignée par deux fois, selon le point de vue de David : à même la narration comme point de vue raconté, pour expliquer qu'il « veut », qu'il tente d'aller (au combat) avec l'équipement de Saül, puis dans le point de vue asserté, dans son discours au roi.

18. FOKKELMAN, *Comment lire le récit biblique* (n. 3), p. 30-32.

19. Avec la reprise de יִיאַמֵּר au v. 37a, le narrateur laisse entendre que Saül reste sans voix devant l'assurance que David manifeste.

sauvera de l'emprise de « ce Philistin ». Cette confiance fait manifestement défaut à Saül. En effet, après avoir dit à David « Adonaï sera avec toi », il l'habille lui-même de son équipement, comme s'il ne croyait pas Adonaï capable de le protéger, comme il vient de l'affirmer. Se débarrasser de l'encombrant attirail est à l'inverse une façon pour David d'affirmer sa confiance dans le seul qui puisse le délivrer de la griffe du Philistin. Il ne manquera d'ailleurs pas de le souligner à l'envi juste d'affronter le guerrier, donnant un témoignage public de sa foi et reprochant indirectement à Israël de ne pas la partager (v. 45-47)²⁰.

L'ultime élément qui confirme dans les actes que c'est bien en pasteur que David va affronter son bestial adversaire, ce sont les armes dont il se munit.

⁴⁰ Et il prit son bâton dans sa main et il choisit pour lui cinq pierres lisses du torrent et il les mit dans *le sac des bergers* qui était à lui, c'est-à-dire dans la besace ; et sa fronde dans sa main, et il s'avança vers le Philistin.

On notera les insistances reflétant toujours le point de vue raconté de David auquel se conforme décidément le narrateur : c'est « son bâton » et « sa fronde » qu'il prend « dans sa main », c'est « le sac des bergers » qui reçoit les pierres soigneusement choisies. Centrale dans cette description, cette précision à propos de la sacoche signale clairement la clé : les armes dont David se munit sont bien celles dont il use, en tant que berger, pour protéger le troupeau contre les prédateurs en les tenant au loin et en les chassant. Armes défensives donc, que Goliath méprisera en voyant le bâton, mais qui lui seront fatales à lui, l'invincible guerrier dont il voulait donner l'image. Pour le vaincre, il suffisait, suggère le narrateur, de ne pas être dupe de ses apparences, et, comme David, de les ignorer pour voir la réalité avec d'autres yeux, ceux de la foi en Dieu. Car comme les yeux de Dieu lorsqu'il a choisi David, les yeux du fils de Jessé ne s'arrêtent pas aux apparences, mais les percent pour voir ce qu'il en est des êtres et des choses en leur cœur même (voir 16,7).

20. Voir v. 45-47 (les italiques soulignent expressions d'où ressort la foi du jeune berger) : « Toi, tu viens vers moi avec une épée et avec une lance et avec un javelot ; mais moi, je viens vers toi avec *le nom d'Adonaï des armées*, le Dieu des lignes d'Israël que tu as défié(es) /insulté(es). Aujourd'hui, *Adonaï t'enfermera dans ma main* et je te frapperai et j'ôterai ta tête de sur toi et je livrerai le cadavre du camp des Philistins, aujourd'hui, aux oiseaux du ciel et aux vivants de la terre, et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël. Et toute cette assemblée saura *que ce n'est pas avec une épée et avec une lance qu'Adonaï sauve. Oui ! à Adonaï (est) le combat !* et il vous livrera en notre main. »

5. Conclusion

Concluons. Il est plus que courant de voir dans la victoire de David sur Goliath le triomphe du petit sur le grand. Tel n'est pas le point de vue de la narration qui met l'accent non sur la soi-disant petite taille de David – si c'était le cas, comment Saül pourrait-il penser à l'affubler de sa cuirasse, lui qui dépasse tout le peuple de la tête et des épaules ? – mais sur sa qualité de berger et sur sa confiance totale au Dieu d'Israël. C'est en effet son regard de berger qui lui permet de ne pas se laisser impressionner par le colosse ennemi et figer par la peur que celui-ci inspire aux guerriers dans la mesure où, sur ce terrain, il est sans pareil. C'est ce regard qui fait percevoir à David que Dieu est impliqué dans cette affaire et que celui qui s'en prend à son peuple, même si ce dernier l'oublie, l'insulte directement, ce qu'il ne peut faire impunément. C'est encore ce regard qui lui fait penser que le Philistin n'est pas sans faille – comme tous les fauves qu'il a affrontés, du reste –, et qu'une fois cet homme attiré sur un autre terrain, sa fragilité se manifestera. C'est ce regard encodé dans le point de vue de la narration qu'un performeur soucieux de fidélité au texte tentera de rendre dans le récit qu'il fera à son tour de cette histoire, en évitant soigneusement de verser dans le romantisme ou le folklore pour faire saisir à travers son récit la profonde portée théologique qu'il véhicule.

Faculté de théologie
Université catholique de Louvain
Grand-Place 45, L3.01.01
B- 1348 Louvain-la-Neuve
andre.wenin@uclouvain.be

André WÉNIN

